Document généré le 16 avr. 2024 05:49

Jeu
Revue de théâtre

Ballet d'objets pour pièce sans texte
Le Porteur

Guylaine Massoutre

Numéro 87 (2), 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/25681ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Massoutre, G. (1998). Compte rendu de [Ballet d'objets pour pièce sans texte : *Le Porteur*]. *Jeu*, (87), 33–36.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

GUYLAINE MASSOUTRE

Ballet d'objets pour pièce sans texte

Pour son 25e anniversaire, le Théâtre de l'Œil célèbre plus que jamais la légèreté. Gagné par la virtuosité de l'objet sans pesanteur, hanté par la grâce du jouet vivant, en proie à la magie du rythme, de la figure et de la beauté, André Laliberté s'enfonce dans le virtuel comme la pensée s'habille de métaphores dans la poésie. Sans un mot, souverainement, il entre dans l'imaginaire. Avec assurance, il escamote notre monde de références, dénude le récit et entame la pantomime. La gestuelle des mains, prolongées par des objets dansants, est un hymne au vol, à l'air libre et à l'espace sans gravité.

Le Porteur

SCÉNARIO DE RICHARD LACROIX, ANDRÉ LALIBERTÉ ET RICHARD MORIN. MISE EN SCÈNE : ANDRÉ LALIBERTÉ ; CONCEPTION DES MARIONNETTES : RICHARD MORIN ; SCÉNOGRAPHIE ET ACCESSOIRES : RICHARD LACROIX ; ÉCLAIRAGES : LUC DÉSILETS ; MUSIQUE : LIBERT SUBIRANA ; MARIONNETTISTES : JEAN CUMMINGS, OLIVIER PERRIER, SYLVAIN RACINE ET GRAHAM SOUL. PRODUCTION DU THÉÂTRE DE L'ŒIL, PRÉSENTÉE À LA MAISON THÉÂTRE DU 4 AU 22 MARS 1998.

Le spectacle débute par l'entrée triomphante, musicalement parlant, d'un petit balayeur, tiré par quelques fils brillants à peine visibles sous la lumière nette qui le met en valeur. Pour tout décor, une grosse prise de courant et un fil électrique géant suggèrent le monde démesuré du travail et la tâche lassante des gens de ménage. Toute l'histoire se déroule à l'intérieur d'un espace noir, en forme d'écran de cinéma, qui sert de castelet.

Le Porteur, Théâtre de l'Œil, 1998. Photo : Paul Fournier (Studio Kopal).

À côté du balayeur tombent divers objets dont on ne voit qu'un bout, car leurs proportions sont démesurées.

Dès qu'il se soulève, la légèreté du balayeur nous surprend : l'effet d'apesanteur fait exploser les rires. En effet, tout ce qui contredit l'expérience des enfants les met en joie. De même, les grincements et les bruits amplifiés, très simples, entraînent l'hilarité immédiate.

Le rythme est assez rapide, mais bien mesuré : il convient à un jeune public, au regard intense mais vite impatient. Une toile noire se lève alors, découvrant un beau ciel étoilé, dans lequel le personnage monte et place la lune, là où chacun sait qu'elle doit être.

On comprend alors que le spectacle sera sans paroles, sans texte : il nous livre un merveilleux enchaînement visuel et sonore, fait de musique et de marionnettes astucieusement créées et manipulées. C'est un défi de tenir une salle d'enfants dans ce silence. Ils sont déroutés : a-t-on le droit de rire, de s'esclaffer ? La somme de « chut ! » qui fusent dans la salle indique qu'ils attendent impatiemment le texte. À la fin, certains diront leur déception. C'est la preuve que, pour apprécier un tel théâtre d'images, les enfants doivent être préparés à construire l'histoire eux-mêmes.

Néanmoins, les enfants sont bon public : ils encouragent le personnage à tirer, à pousser son matériel, trop lourd pour son frêle corps. Dans le ciel règne une belle musique, que les enfants apprécient. Soudain, une étoile se détache et tombe sur la terre. Entre alors en scène Pretzel, le héros de notre histoire, manipulé par trois mains noires. C'est un nouveau sujet d'étonnement pour les enfants, qui ignorent les conventions de l'animation.

De belles manipulations autour de l'étoile, lampe brillante, font oublier les artifices du jeu. Mais l'étoile s'éteint. Les enfants s'esclaffent au son des pleurs de l'astre mourant. Une musique triste transforme alors la comédie rieuse, et le récit rebondit. On devine que l'étoile veut reprendre sa place dans le ciel pour y briller à nouveau. Le porteur, une sorte de ver à tête humanoïde, ramasse donc l'étoile et la met dans un

panier, sur son dos. Puis, il entreprend de grimper habilement le long d'une échelle vers le ciel. C'est un personnage attachant, à la fois simple et fier de la mission qu'il s'est donnée.

En cours de route, il rencontre une vieille dame qui peine à porter son panier. Voici l'occasion d'une bonne action ! Le porteur se charge d'accompagner la dame. Les ombres, que forment les manipulateurs masqués, sont alors très visibles. Elles inquiètent les enfants, qui s'agitent et, pour se rassurer, commentent ces présences, sans deviner, bien sûr, que la mort hante symboliquement notre histoire. Et puis, c'est le noir complet, un instant.

Voici, en pleine lumière, une vilaine petite fille, merveilleusement rose et capricieuse. Elle tire un polochon rouge et brillant, bien plus grand qu'elle. Montée sur une chaussure à talon qui la déséquilibre, elle tombe et se met en colère : « Cha dada, aïe ! ! Hi ! Hou ! » Avec de grands efforts, toute raide, elle parvient à se mettre debout. La salle est hilare : qui n'a jamais vu un bébé apprendre à marcher ? Que de maladresses et de tentatives avortées pour se camper !

Trois étoiles et une guirlande sortent du polochon et viennent avec grâce former un cadre autour de la fillette. Mais voilà qu'un géant surgit à côté d'elle. On ne voit que ses pieds et ses jambes, comme on perçoit les adultes quand on est petit. Quelle menace ! Mais un corps suit bientôt. Les rires fusent à nouveau : c'est une espèce de Humpty Dumpty rouge, en culotte courte. « Ybab ! » crie la gamine, dans un anagramme amusant de Baby. « A dada ! » hurle-t-elle en sautant dans sa main, pour se faire soulever par le compagnon sympathique. Elle s'impatiente et tempête, jusqu'à ce que s'ouvre un joli petit théâtre, niché dans le corps d'Ybab. Une araignée y fait des claquettes.

« [...] une vilaine petite fille, merveilleusement rose et capricieuse. » Photo : Paul Fournier (Studio Kopal).

« Hi hi haha hou ! Eh ! » L'araignée sort docilement près de la fillette, qui la caresse puis la frappe, avant de sauter à son tour dans le petit théâtre. Arrive le porteur, vite assigné à un rôle de public : la vilaine gamine entame un tour de chant irrésistible. Quel impayable art de fausser, sur l'air, fort à propos, d'« Au clair de la lune »... La salle est secouée par un vrai fou rire.

Le porteur entre bientôt dans le théâtre, où il jongle avec l'étoile, qui s'est doucement rallumée. Mais la chipie s'ennuie et, d'un geste rageur, elle renverse Ybab, qui plonge dans le noir. Les guirlandes suivent le même chemin de sa colère.

Le porteur continue seul sa route, en compagnie de l'araignée, qui tisse pour lui un fil magique. Il grimpe vers le ciel. Mais le fil se place à l'horizontale. Y avance un funambule, qui fait du vélo à une roue sur la barre brillante. Le porteur y rampe en sens inverse : qui laissera passer l'autre ? Grâce à un jeu d'équilibre sur les mains, nos voyageurs originaux se croisent et poursuivent leur tracé lumineux.

Puis se présente un nouveau danger : une vache ? une girafe ? L'animal en deux morceaux – des sabots et une tête – se penche pour replacer, avec sa corne, l'étoile qui est tombée. Merci, licorne ! Tandis que le porteur se balance, flottent trois

merveilleux petits songes, des esprits célestes bleus, légers. Ces voiles surmontés d'un bonnet cornu ressemblent à des anges ou à des elfes enchanteurs.

L'ascension s'achève à droite de la scène, en haut, dans la lune : le porteur y joue à cache-cache, en ombres chinoises. La scène suivante se poursuit devant un gros quartier de lune, en bas, dans le coin gauche de l'aire de jeu. Une série de petits lits s'avance dans une lumière bleutée. Des enfants y rêvent paisiblement, au son d'une berceuse heureuse. Dans la salle, pas un bruit, est-ce que tout le monde dort ? Le porteur se couche dans un lit inoccupé. Est-ce la fin ? Des enfants applaudissent...

Mais une tempête se lève. Des vagues secouent les embarcations, et un voile se lève, enfermant l'espace dans un aquarium vitré. L'astre est maintenant au fond de l'eau. Deux gros poissons à queue scintillante et souple se trémoussent sur un air d'accordéon. Un troisième arrive et gloup ! il avale l'étoile, comme l'ampoule d'une lampe orangée.

Des vagues balaient cet épisode inquiétant, et le décor change en un tournemain. Le porteur est ici, caressant une sirène fluo, aux cheveux en bas de nylon et à la beauté plutôt porcine. Celle-ci sauve le porteur d'une irrémédiable noyade, en lui donnant un tuba et un attirail de pêche, dont il va user habilement. D'abord, il surprend le repas d'une famille d'hippocampes qui, entre maints borborygmes, s'apprêtent à dévorer notre poisson lumière ; puis, il pourchasse la méduse qui joue avec l'étoile, enfin libre parmi des bulles brillantes. Le porteur s'empare enfin de l'étoile. Le rideau se ferme comme un écran, et les enfants pensent encore une fois que la pièce est terminée.

Ô surprise, nous voici devant un dénouement imprévu. Il se passe chez la vieille dame. Tout va très vite. L'étoile dans l'aquarium, qui est en fait une horloge avec un balancier, marque le temps. Tandis que la dame s'est assoupie dans son fauteuil, l'étoile bondit jusqu'à elle et l'agrippe, la soulève et la tire rapidement vers le plafond, à travers l'étage supérieur puis le grenier, jusqu'au ciel. Une tendre musique d'adieu accompagne la petite âme lumineuse, qui a enfin trouvé sa place. Le porteur contemple l'univers céleste, où tout est en ordre. Il salue l'astre brillant. Sans un mot, tout a fort bien été dit.

Cette chute est en soi un merveilleux symbole de l'art des marionnettes. L'objet dansant, au théâtre, doit acquérir une âme, au-delà de sa forme et de son envol. Cette métaphore extériorise l'énergie de la création, en matérialise la pensée intérieure. Car quoi de plus décevant, en coulisses, que ces objets flasques et inanimés, morts une fois le spectacle terminé ? **j**